

Résidence de création

GONZOO



un pornodrame
de Riad Gahmi
mise en scène
Philippe Vincent

Du mardi 7 au samedi 11 mars 2017
Petit théâtre, salle Jean-Bouise

Contact presse TNP

Djamila Badache
d.badache@tnp-villeurbanne.com
04 78 03 30 12 / 06 88 26 01 64

Contact presse nationale

Dominique Racle
dominiqueracle@agencedrc.com
06 68 60 04 26

TNP – Villeurbanne, 8 place Lazare-Goujon, 69627 Villeurbanne cedex, tél. 04 78 03 30 00

GONZOO

un pornodrame de Riad Gahmi
mise en scène Philippe Vincent

résidence de création

avec

Katell Daunis
Antoine Descanville
Louis Dulac
Anne Ferret
Shams El Karoui
Pauline Laidet
Bob Lipman

Musique **Bob Lipman & Louis Dulac**
décor **Jean-Philippe Murgue**
lumière **Pascale Bongiovanni**
costumes **Cathy Ray**
images vidéographiques **Pierre Grange**
son **Rodolphe Moreira**
construction décor **Benjamin Lebreton**
conseiller chorégraphique **Farid Bouzid**

Coproduction :

Scènes-Théâtre-Cinéma*
Théâtre National Populaire
Comédie de Saint-Étienne
avec le soutien de la Chartreuse-CNES
pour les résidences d'écriture

* La compagnie est conventionnée par la DRAC Auvergne-Rhône-Alpes, la Région Auvergne-Rhône-Alpes et subventionnée par la Ville de Lyon

Calendrier

Mars 2017

Mardi 7, mercredi 8, jeudi 9, vendredi 10,
samedi 11, à **20 h 30**

Autour du spectacle

Dimanche 5 mars 11h15

Projection — « Le Pornographe »

de Bertrand Bonello (2001, 1h48). Avec Jean-Pierre Léaud, Jérémie Renier, Dominique Blanc...

En présence de Riad Gahmi.

Lundi 6 mars 18h30

Résonance — Au-delà du genre : le sexe, de la communication à la pornographie

Avec Riad Gahmi et des universitaires de l'université Lyon 2.

Mercredi 8 mars à 12h30

En-cas culturel et littéraire —

« Le corps, une pièce détachée ? »

Avec un comédien du TNP. Lectures en lien avec le spectacle.

Jeudi 9 mars

→👁️← **Rencontre après spectacle**

Vendredi 10 mars

📖 **Disputatio** (après le spectacle)

L'histoire

En 2014, une entreprise chinoise basée à Shanghai, spécialisée dans la création de logiciels, propose à « l'employé de l'année » une nuit avec une célèbre actrice pornographique japonaise. L'idée pourrait paraître incongrue si cette anecdote n'était réelle. Dans *Gonzoo – un pornodrame*, c'est une femme, Léna, qui est consacrée « employée de l'année ». Après avoir récupéré son lot, Alex, hardeur vedette d'une boîte de production de films X, elle est percutée par une voiture. La conductrice prétendra avoir perdu le contrôle de son véhicule à cause d'un lion qui marchait sur le trottoir...

Un témoin de l'accident prétendra, lui, qu'elle est morte à cause d'une offense faite au monde. Quant à Alex, il restera inconsolable. La marchandisation du corps et de la sexualité – miroir de la loi du marché – lance chacun dans sa quête de sens et dans une tentative de reprendre contact avec l'autre. Qu'est-ce qu'exister aujourd'hui ? Les fantômes de Jésus et Barabbas, figures révolutionnaires, seront ici convoqués. Comme deux tentatives de chasser, un instant, les marchands du Temple...

Riad Gahmi

Qu'est que mon corps ?
Qui est-ce l'autre, derrière la vitre ?
Est-ce moi ? Est-ce l'autre ?
Être l'autre. ressentir l'autre.
Se projeter dans l'autre.

« La prostituée livre son corps à l'emprise du client pendant le temps du rapport. Or, le sujet, la personne est indissociable du corps qu'elle habite. Je ne peux pas dire « j'ai un corps, dont je dispose au point de pouvoir le vendre », mais jusqu'à un certain point au moins « je suis mon corps ». Lorsque l'on vend un objet, on l'aliène. C'est un tiers qui en dispose et nous n'avons plus d'emprise physique sur lui. Notre corps, il n'est pas possible de l'aliéner en se séparant de lui. Le sujet est indissociablement lié à son corps. Si nous pouvons délibérément accepter qu'un tiers exerce une emprise sur nous, nous ne pouvons pas, en revanche, nous dissocier physiquement du corps que nous habitons. Et cela est plus fondamentalement vrai encore de la sexualité. Parce que je suis un corps, je ne peux pas vendre mon corps. Je peux tout au plus accepter de laisser autrui exercer une emprise physique sur

mon corps et tenter pendant ce temps de faire abstraction de cet événement. C'est un phénomène de dissociation, qui permet alors une certaine indépendance entre le corps et le sujet. On comprend néanmoins combien une telle pratique est psychologiquement délicate, puisqu'elle implique une remise en cause artificielle de l'indissociabilité qu'il y a entre le corps et la personne. »

Pourtant, la marchandisation du corps et de la sexualité existent dans nos sociétés. Le monde fait de la sexualité sa marchandise première. La publicité est parfois dénoncée dans ces excès de marchandisation du corps de la femme en la montrant dénudée pour vendre des produits. Le culte de la beauté et de la jeunesse contribuent à cette marchandisation. Cette marchandisation nous renvoie à notre ère moderne. Une ère du spectaculaire, du règne de l'image, de l'individualisme, du temporaire, du toujours plus. Les impacts négatifs de l'hyper développement des marchés sont combattus par la société à la recherche de nouveaux équilibres. La question des limites que l'on donne à cette marchandisation est constamment posée.

<http://toutnestpasavendre.blog.lemonde.fr/>

Quand de la pornographie naît quelque chose

J'ai rencontré Riad Gahmi à l'école de la Comédie de Saint-Étienne en 2007. Il était élève de troisième année, et j'assurais un stage d'interprétation autour du *Cercle de craie caucasien* de Bertolt Brecht. Nous nous sommes assez rapidement reniflés. Peu après sa sortie de l'école, Riad est parti pour deux ans en Egypte. Et j'ai suivi son activité grâce à la vidéo qu'il postait régulièrement sur le net : *Votre fidèle Jallah*. En 2009, je lui ai demandé de rejoindre pour un temps la compagnie, je m'intéressais à lui en tant que comédien, c'est sûr, mais surtout parce que je savais qu'il écrivait. Cette double casquette m'intéressait, l'une devant obligatoirement nourrir l'autre. Enfin c'est ce que je me disais et me dis toujours.

Ce fut *Woyzeck* et *Le Cabinet du docteur Narcotique*, au Théâtre de la Croix-Rousse, dans lesquels Riad faisait l'acteur. En 2010, un film : *erreur_1067*.

Riad me parlait souvent de l'Egypte, du Caire. En 2010, nous organisons un voyage d'étude d'une quinzaine de jours là-bas. Et nous nous sommes retrouvés par hasard, en mars 2011, sur la place Tahrir, un mois après la chute de Hosni Moubarak. Notre sang n'a fait qu'un tour. Nous avons décidé de nous emparer de cette actualité brûlante à deux mains. Et nous sommes revenu trois mois après au Caire, pour créer le texte que nous étions en train de co-écrire : *Un arabe dans mon miroir*. Le spectacle a été créé en langue arabe au Rawabet Space du Caire, repris au CCN de Rillieux-la-pape, à l'époque dirigé par Maguy Marin puis à l'Irondale Ensemble de Brooklyn, aux Bernardines à Marseille, au Théâtre de Vénissieux et enfin au Théâtre Saint-Gervais à Genève. Ce spectacle est toujours au répertoire de la compagnie et a été repris au Théâtre du Point du Jour en mars 2016 lors du théâtre permanent Philippe Vincent : *Etranges/Etrangers*. Il le sera en Juin 2017 au Théâtre de l'Echangeur de Bagnolet.

Auparavant, Riad m'avait donné à lire les deux premières pièces de sa trilogie : *Les insolés* et *Le jour est la nuit*. Les productions étaient déjà en cours, avec Vladimir Steyaert, pour *Les insolés*, et Riad et la compagnie Quincaillerie Moderne pour *Le jour est la nuit*. La compagnie Scènes a, comme elle l'a pu, donné un coup de pouce à cette création du *Jour est la nuit*, avec une petite part de coproduction, et une programmation de cinq soirées, lors de la carte blanche à la compa-

gnie Scènes au Théâtre de l'Elysée, en avril 2013. Entre temps, nous avons convenu, que, même si elle n'était pas encore écrite, je mettrais en scène le troisième et dernier volet de la trilogie. Ainsi, nous avons créé *Où et quand nous sommes morts* à l'occasion de la carte blanche au Théâtre de l'Elysée. (Le spectacle a également été repris au Théâtre du Point du Jour en mars 2016 lors du théâtre permanent Philippe Vincent : *Etranges/Etrangers*)

Le succès public et professionnel était au rendez-vous. Les critiques, tant sur l'écriture de Riad que sur notre complicité, écriture / mise en scène, ont été bonnes. Bon ! En tout cas encourageantes, motivantes.

Le projet *Gonzoo* a naturellement émergé de cette collaboration et comme *Où et quand nous sommes morts*, il s'inscrit dans un théâtre immédiat, qui prend en compte les problèmes sociaux, moraux du moment. Ce sont peut-être les trois mots que j'ai prononcé à Riad, lors d'une rencontre qui ont aiguillé l'écriture de *Où et quand...* En essayant de définir les angoisses et les problématiques françaises je lui avais dit : Sexe, Arabes, Argent.

Et c'est peut-être, même certainement, une inflexion importante de la ligne artistique prise par la compagnie qui change, en modifiant les perspectives, en mettant, non pas l'Homme au centre des préoccupations, mais des gens, des personnes. Même si cela est souvent difficile, parce que nos temps, nos silences sont différents, j'ai toujours travaillé avec des auteurs vivants, que ce soit à mes débuts avec l'auteur Dragan Sélimovic (1984-1986), ou plus tard avec Michel Deux (1991-1996), Sophie Lanefranque (2001-2003), Thomas Martin (2002-2010), Jacinto Lucas Pires (2013) et maintenant avec Riad Gahmi.

Quand je dis travailler avec, je veux dire, que je pars du postulat que l'œuvre est devant, qu'elle est à construire, à écrire.

Vivants : c'est-à-dire qu'ils sont là, qu'on en parle, qu'on collabore, qu'on imagine.

Toujours : parce que raconter le monde c'est une chose, mais l'écrire : c'est tenter de le modifier, de dévier sa course par des coups de stylo bien placés. Laisser des traces visibles du côté des vivants.

Philippe Vincent

Note de l'auteur

Le Gonzo fait référence à un mouvement du journalisme contemporain, popularisé par Hunter S. Thompson, et revendiquant l'immersion et l'hyper-subjectivité journalistique. Rapidement détourné par la pornographie, ce terme s'applique aujourd'hui à un format de films courts, à bas coût de production, et dominant presque exclusivement l'industrie pornographique, au détriment des longs métrages traditionnels. Ce virage du « film pour adulte » est une conséquence de sa popularisation, inaugurée par l'explosion d'internet et des sites spécialisés, et des nouvelles contraintes économiques imposées par celle-ci.

Cet emprunt se justifiait au départ par l'utilisation d'une caméra subjective, (le hardeur étant aussi le réalisateur), avec la volonté de permettre au spectateur de s'identifier à l'acte sexuel; tandis qu'il définit aujourd'hui plus largement la « vignette » internet.

En opposition à la pornographie contestataire des années soixante-dix, le Gonzo se caractérise par son absence de scénario, et par la représentation immédiate, brutale, des rapports sexuels; le ludique, l'art, le fantasme, l'érotisme cédant leur place à une surenchère de la monstration.

L'idée de ce projet m'est venue en voyant la mise en scène de ma précédente pièce par Philippe Vincent, *Où et quand nous sommes morts*, et en réentendant avec surprise le texte du personnage de Marie. Cette problématique de la pornographie s'exprimait déjà à travers elle, et avec elle, les contradictions d'une certaine époque, comme d'un certain discours. À l'instar du mouvement « sextrémiste » des Femen, pour qui leurs poitrines dénudées représentent le moyen d'exister médiatiquement, l'imagerie pornographique devenait pour Marie un moyen d'exister dans la modernité. Et quoique les Femen prétendent se servir de leur corps comme d'une arme, elles intègrent néanmoins les standards de beauté dominants, en même temps qu'elles en sont dépendantes pour trouver leur tribune. On est alors forcé de se demander, du spectacle médiatique ou du combat féministe, lequel récupère l'autre, et lequel le dévore.

Or c'est justement dans nos états de droits que le sexe est le plus omniprésent. De la publicité, où celui-ci fait vendre, en passant par l'hypersexualisation des jeunes filles, la révolution sexuelle a non seulement libéré les corps, mais les a projetés au cœur de la sphère marchande; comme si les droits individuels avaient nourri le capitalisme, et vice versa. Et il en va de même des techniques de racolage utilisées par les grands médias, en proie à la concurrence et aux lois de l'audimat. On assiste

ici aussi à une escalade du sensationnalisme, à un nivellement par le bas, où le voyeurisme et la violence dictent leurs règles aux productions, comme en témoignent le fleurissement des émissions de télé-réalité.

La télévision (ou plus récemment les réseaux sociaux) se présente donc de plus en plus comme une extension du phénomène pornographique, où le privé vient se répandre en témoignage, où les infidélités, les problèmes conjugaux, les désordres gastriques, viennent se discuter devant les caméras, et sont soumis au jugement tout puissant du public, où chacun se retrouve et se perd dans la profusion des discours contradictoires, où prévaut, enfin, le droit de tout voir, de tout dire et de tout montrer. Le porno et la télévision ont ceci en commun qu'ils s'imposent comme une alternative sublimée de la réalité, et sont pour beaucoup devenus l'idéal à atteindre. Ils propagent et dictent, par mimétisme, le paradigme consumériste.

À mon avis, le problème de nos démocraties modernes réside précisément dans la négation de ce processus, puisque nous continuons coûte que coûte de nous penser comme le modèle progressiste et humaniste par excellence. Comme si, en fin de compte, il importait peu que les corps se marchandent pourvu que les droits individuels président aux discours, même si la rhétorique est creuse. Dire et redire jusqu'à l'écoeurement, et jusqu'à s'en convaincre. Et pour reprendre sur le féminisme, par exemple, force est de constater que le voile islamique concentre davantage les récriminations que cette dérive de nos propres sociétés.

« Nous incarnons bien moins que nous le pensons, dans notre arrogance naturelle et candide, la femme libre ou libérée. Nous montrons du doigt les femmes qui se couvrent les cheveux; nous, on préfère se bander les yeux. » (Nancy Huston; *Reflets dans un œil d'homme*)

Écrire sur la pornographie, moins comme objet de rejet ou de fascination, que comme une représentation du monde, imposée, subie, et internalisée par les individus, un mode d'exister au monde; moins comme une fin en soi, que comme un moyen de mettre en échec ces discours pontifiants sur nous-mêmes. Et d'ailleurs, qu'est-ce qu'écrire sur la pornographie, sinon sur le vide, ou sur le trop plein? Sinon sur un simulacre de réalité? Et donc, écrire une « pièce pornographique », c'est-à-dire dont la dramaturgie fonctionnerait selon la même logique, par accumulation de détails, de discours, d'informations, d'images, par un glissement du vrai vers le triomphe de la parodie, et dans le but de pousser cette logique jusqu'à l'implosion.

« Pierre est un acteur d'une cinquantaine d'années réputé pour la taille de son sexe et le nombre ahurissant de femmes à son actif. Éva, la vingtaine, tourne avec lui sa première scène porno. Quelques mois plus tard, son ventre s'arrondit. Pierre, convaincu d'être le père de l'enfant, insiste pour qu'Éva avorte. Jacques, l'ancien petit ami d'Éva, revendique également la paternité, et voudrait au contraire qu'elle garde l'enfant pour l'élever avec elle. L'arrivée parmi eux d'une femme d'un certain âge, ancienne actrice elle-même, vient bouleverser les choses. Cette femme prétend être la mère d'Éva. »

Un drame amoureux dans le milieu du X: voici une proposition de ce que pourrait être la pièce. Tout se passerait sur le plateau d'un tournage, interrompu pour l'occasion. Le privé, la famille, viendraient faire irruption dans la pornographie, et se trouveraient imbriquée avec elle. L'équipe de tournage, le réalisateur et d'autres acteurs, présents eux aussi, participeraient de cet entremêlement, sans qu'on ne sache plus distinguer ce qui tient du réel ou de la fiction. Adolescente, plombier, infirmière, cougar, beurette et femme mariée, autant de stéréotypes

qui permettraient de transposer la fable, et de la révéler.

C'est autour de Jacques, en tant que seul personnage extérieur au milieu, que l'action s'articulerait. Dans sa quête d'amour et dans sa volonté de retrouver du sens, il incarnerait un contrepoint nécessaire, en même temps que l'homme contemporain luttant pour un ailleurs. Je tiens tout particulièrement à cette figure, parce qu'elle renoue à mon sens avec la question, non plus seulement du droit, mais de la responsabilité individuelle, et du pouvoir de l'individu à modifier le cours des événements.

« Dans le monde réellement renversé, le vrai est un moment du faux. » (Neuvième thèse de Guy Debord)

Et si toute la pièce n'était en fait que le film lui-même ? Et si notre monde n'était pas ce qu'il dit de lui-même ? C'est cette question fondamentale que « Gonzoo » aimerait poser au spectateur.

[Riad Gahmi](#)

Riad Gahmi

Riad Gahmi est formé à l'école de la comédie de Saint-Étienne entre 2003 et 2006. En 2007, il emménage au Caire, en Egypte, où il suit pendant deux ans une formation à la langue arabe, qu'il poursuit ensuite à l'ENS de Lyon. À son retour en France en 2009, il joue notamment sous la direction de Gilles Granouillet, François Rancillac, Mathias Moritz, Arnaud Meunier et Philippe Vincent, avec qui il entame une collaboration, et coécrit en 2011, la pièce *Un arabe dans mon miroir*, créée au Caire, puis à New York.

En 2012, Riad Gahmi met en scène dans trois villes d'Israël, sa pièce *Le jour est la nuit*, consacrée au conflit israélo-palestinien, tandis que la compagnie Scènes de Philippe Vincent, met en scène la même année sa pièce *Où et quand nous sommes morts ; comédie politique, sombre et de droite*.

Il est depuis 2014 auteur associé à la Comédie de Saint-Étienne, en vue de la création de sa dernière pièce *Gonzoo – un pornodrame*, mise en scène par Philippe Vincent, coproduite par la Comédie de Saint-Étienne, le Théâtre National Populaire et écrite en résidence à la Chartreuse-Cnes.

Il travaille actuellement à une adaptation de *Coriolan* de Shakespeare, dans le cadre d'une commande de Mathias Moritz, en collaboration avec le TAPS, Théâtre Actuel et Public de Strasbourg.

Il est également membre du collectif d'auteurs Traverse, avec qui il écrira pour la saison prochaine, la nouvelle création du collectif Os'o.

Philippe Vincent

Depuis la création de la compagnie Scènes à Saint-Étienne en 1988, Philippe Vincent travaille à inventer une forme dramaturgique contemporaine où les principes narratifs et esthétiques du cinéma viennent à la rescousse du langage théâtral. À la tête de ce que l'on peut considérer comme un collectif d'artistes, il explore une voie qui cherche à immerger le public à l'intérieur même de la fabrication théâtrale. Ses mises en scènes sont constituées d'images fortes qui s'entrechoquent, d'une exploration des rapports voix/musique avec, le plus souvent, des musiciens sur scène, et des comédiens qu'il fait jouer sur le fil, entre désincarnation et émotion. Il travaille régulièrement à l'étranger où il imagine des projets singuliers, *Waiting for Godard* (2009) – cabaret théâtral avec des comédiens chanteurs de la Volksbühne, *Bull's eyes – an history of details*, avec cinq artistes pluridisciplinaires provenant d'Allemagne, Norvège, Finlande, Portugal (création 2013, Portugal, Marseille), *TOTAL(e) indépendance*, écriture et création collective, réalisée avec des artistes burkinabé du collectif Bénééré et la compagnie tchadienne Djamah Afrik (création 2015, Ouagadougou). Depuis cinq ans, il collabore avec l'auteur franco-libyen Riad Gahmi avec lequel il a créé au Caire, *Un arabe dans mon miroir* (spectacle présenté à New York, 2011), *Où et quand nous sommes morts* (2013). Il a poursuivi, de janvier à mars 2016, le Théâtre Permanent de Gwenaël Morin, en présentant quatre spectacles dont la création de *Hamlet-Machine*, au Théâtre du Point du Jour.

Informations pratiques

Le TNP

8 Place Lazare-Goujon,
69627 Villeurbanne cedex
04 78 03 30 30
www.tnp-villeurbanne.com

Location ouverte

Prix des places :

25 € plein tarif

19 € tarif spécifique : retraités, adultes groupe*

14 € tarif réduit : moins de 30 ans, étudiants, demandeurs d'emploi, bénéficiaires de la CMU, professionnels du spectacle, personnes non-imposables, RSA, AAH ; Villeurbannais (travaillant ou résidant).

* Les tarifs groupe sont applicables à partir de 8 personnes aux mêmes spectacles et aux mêmes dates.

Renseignements et location 04 78 03 30 00
et www.tnp-villeurbanne.com

Accès au TNP

L'accès avec les TCL

Métro : ligne A, arrêt Gratte-Ciel.

Bus : ligne C3, arrêt Paul-Verlaine, lignes 27, 69 et C26, arrêt Mairie de Villeurbanne.

Voiture : prendre le cours Émile-Zola jusqu'au quartier Gratte-Ciel, suivre la direction Hôtel de Ville. Par le périphérique, sortie « Villeurbanne Cusset / Gratte-Ciel ».

Le parking Hôtel de Ville. Tarif préférentiel : forfait de 3,00 € pour quatre heures.

À acheter le soir-même, avant ou après la représentation, au vestiaire.

Une invitation au covoiturage

Rendez-vous sur www.covoiturage-grandlyon.com qui vous permettra de trouver conducteurs ou passagers.

Station Velo'v N°10027, Mairie de Villeurbanne, avenue Aristide-Briand, en face de la mairie.

rhône-
alpes



un événement
Télérama

